

vrer eux-mêmes à de pareils excès, étaient d'avis qu'il fallait laisser se vider le différend sans s'en mêler.

Le combat devenait de plus en plus furieux. La sueur ruisselait à grosses gouttes sur le visage des deux adversaires ; ils étaient hors d'haleine, comme deux taureaux qui se disputent une proie. Henri écumait de dépit et de rage ; il s'épuisait vainement en efforts inconsidérés pour terrasser son adversaire, car Pierre, encore calme, bien qu'il fût échauffé par la lutte et par le désir de se venger, esquivaient si adroitement les coups qui lui étaient portés de l'aveugle, que la victoire restait indécise.

Tout à coup, et au plus fort du combat, un cri déchirant s'échappa d'un sein de femme, et Gertrude, les cheveux en désordre et poussant les plaintes les plus lamentables, s'élança entre les deux adversaires.

« Arrière ! serpent éhonté ! » s'écria Henri, et d'un coup violent il envoya la femme rouler à six pas de là, au milieu des spectateurs.

A cette vue, un sourire infernal assombrit la figure de Pierre.

« A ! lâche gredin, bourreau de femmes que tu es, viens ici que je t'étrangle ! »

Et s'élançant sur Henri, et le saisit par la cravate, et il s'y suspendit de tout son poids.

« A bas ! .. a bas !... s'écria avec fureur, et il obligeait son ennemi à se pencher en avant.

—Lâche ! lâche ! » hurlait Henri ; et portant ses deux mains à son cou, il cherchait à se dégager de l'étreinte de Pierre, qui le serrait comme dans un étau.

Pour toute réponse, Pierre se redressa, et, se laissant retomber, imprima une forte secousse à la cravate en s'y suspendant de nouveau.

Lâche moi !... tu m'étrangles !... criait Henri d'une voix étouffée.

—A bas !... à bas ! » s'écriait Pierre, et il serrait et tordait encore davantage le mouchoir....

Henri trépigna de rage et de douleur ; il porta ses doigts crispés sur les mains qui le tenaient enchaîné, et les laboura de ses ongles jusqu'au sang ; puis il baissa la tête, et de sa bouche blême il chercha en vain d'arriver aux mains de son adversaire, pour les forcer à lâcher prise....

Harassé, épuisé par ces efforts désespérés, il réunit encore une fois toutes les forces qui lui restaient, pareil à un tigre qui, baigné dans son sang et se sentait mourir, s'élança une dernière fois, par un effort surnaturel, sur son ennemi. C'est ainsi qu'Henri se redressa et se mit à tourner avec vitesse sur ses talons, entraînant Pierre dans le cercle qu'il décrivait. Tables, chaises, cruches, verres, tombèrent bruyamment à terre ; car, par la rapidité de la rotation, les pieds de Pierre avaient perdu l'équilibre, et

il tournait avec son ennemi comme les ailes d'un moulin à vent, mais il ne lâchait pas prise et serrait encore davantage la cravate.

Alors, comme poussé par le désespoir, Henri décrivit un dernier cercle ; ces yeux étaient sanglants dans leurs orbites, sa figure était pâle comme celle d'un mort. Il tourna une fois encore et, rendu, s'affaissa sur le sol comme une masse de plomb. Pierre tomba sur ce corps qui ne bougeait plus.

Pour le coup le combat avait duré assez longtemps ; les paysans s'élançèrent, séparèrent de vive force les deux adversaires et, malgré ses menaces, ils forcèrent Henri à franchir la porte, qui fut refermée sur lui.

Peu d'instants après, on continua la cérémonie, qui touchait à sa fin. Pierre fut derechef acclamé roi, et la fête se prolongea tard dans la nuit.

Le conseil de la gilde se réunit le lendemain et, pour punir la scandaleuse conduite d'Henri, aussi bien que pour prévenir le retour de pareilles scènes, il fut, à l'unanimité, rayé du nombre des sociétaires et déclaré indigne, à jamais, de faire partie de la société ou d'assister à ses fêtes.

IV.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis le fatal combat livré dans la gilde de Saint-Sébastien, et cependant la haine et l'aversion régnaient encore avec la même intensité entre les deux voisins ; que dis-je ? ces sentiments s'étaient accrus de jour en jour, à la suite des différends qui surgissaient continuellement entre eux. En effet, comme leurs fermes étaient situées l'une près de l'autre, il s'ensuivait que la plupart de leurs prairies et de leurs champs se touchaient également. Tantôt c'était une borne que l'un ou l'autre prétendait avoir été déplacée ; tantôt c'était le bétail de Pierre qui avait couru de nouveau sur les biens d'Henri et en avait détruit la récolte. Une autre fois, c'était Pierre qui se plaignait de ce que les cheveux de son voisin eussent endommagé son foin. La haine avait suffi à faire que ces deux hommes, qui pendant si longtemps avaient cultivé les mêmes champs sans rencontrer le moindre sujet de contestation, ne pussent plus passer un jour sans querelle, et souvent même sans action en justice.

De cette manière le ressentiment, loin de s'éteindre avec le temps, devait s'allumer de plus en plus dans les deux cœurs. Dans l'une et l'autre ferme, chacun se haïssait à qui mieux mieux. A l'exemple de leurs maîtres, les domestiques, les servantes et les ouvriers avaient toujours entre eux des discussions, et il n'était pas rare de les voir en venir aux mains. De plus, ce n'était pas toujours le hasard,

mais bien souvent la malveillance des domestiques qui allumait la colère des deux paysans. Tantôt un domestique passait avec sa voiture sur le champ du voisin, et le lendemain celui-ci, vexé, enjoignit de rendre la pareille. Tous partageaient la haine de leurs maîtres, jusqu'aux garçons chargés de garder le bétail, qui poussaient leurs troupeaux dans les prairies du voisin pour tourmenter leurs compagnons qui, à leur tour, saisissaient la première occasion venue pour rendre le mal avec usure.

La haine avait fait un enfer des deux fermes naguère si tranquilles ; au lieu d'actions de grâces au Seigneur et de joyeuses chansons, on n'y entendait plus, du matin au soir, que les malédictions les plus affreuses.

Pourtant, au milieu de ces gens abandonnés de Dieu, il y avait deux êtres qui ne se haïssaient pas, mais se portaient au contraire une tendre et réciproque affection. Comment Bernard eût-il pu oublier la petite Anna, la compagne de ses jeux, sa sœur ? Comment eût-il pu haïr celle dont la douce et séduisante image, lorsqu'il rêvait aux années si heureuses de son enfance, apparaissait à ses yeux et se mêlait à tous les souvenirs de cet âge si plein de joies ?

Et Anna, qui était maintenant une jolie et charmante jeune fille, avec les années avait senti s'allumer dans son cœur un feu inconnu. Bernard, sans qu'elle le voulût dominait son imagination, et plus elle entendait chez elle invectiver contre la famille du jeune homme, plus son inclination pour lui grandissait. Elle seule avait le pouvoir de calmer son père dans les accès de colère qui le prenaient, et plus d'une fois ses prières et ses supplications avaient obtenu qu'il laissât passer une occasion de querelle, et qu'il renonçât à ses projets de vengeance.

Elle était le doux ange gardien de la famille d'Henri ; Anna était sa seule consolation dans ses peines, car depuis l'insulte qui lui avait été faite, il fuyait tous les plaisirs et se tenait sans cesse au coin de lâtre, sombre et pensif, suivant du regard les spirales de fumée et le jeu capricieux des flammes. Si quelqu'un le troublait dans ces instants de mélancolie, il repoussait l'importun avec une colère mal contenue. Personne alors, à l'exception d'Anna, ne réussissait à appeler un sourire sur son visage, sourire d'ardent amour paternel qui répondait aux caresses enfantines qu'elle lui prodiguait. Depuis la mort de sa femme, il avait reporté toute son affection sur sa fille avec toute la force de son caractère énergique et passionné.

Néanmoins, Anna ne pouvait l'entretenir ni de Bernard ni des parents de celui-ci, et ce n'était qu'avec un sombre mécontentement qu'il enten-